

Résistance identitaire

Catherine Renaud Dessureault

Number 334, Spring 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98123ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Renaud Dessureault, C. (2022). Review of [Résistance identitaire]. *Liberté*, (334), 71–73.



Résistance identitaire

Catherine Renaud Dessureault

Je suis une spectatrice québécoise et travailleuse du milieu théâtral. J'ai commencé des études autochtones récemment pour mieux comprendre le lieu que j'habite, avec qui je l'habite et, surtout, comment. Mon cheminement se nourrit de rencontres diverses, dont celle-ci, avec la dernière production d'Ondinnok, *Nmihtaqs Sgotewamqol / La cendre de ses os*, présentée à la Licorne en novembre. Dave Jenniss, directeur artistique de la compagnie depuis 2017 et successeur de son fondateur, Yves Sioui Durand, y présente un portrait contemporain d'individus et de familles de la communauté Wolastoqey, et de leur rapport à la notion d'identité. En contraste avec le théâtre très ritualisé des premières années d'Ondinnok, le ton est ici plutôt réaliste et naturel.

La remise en question de l'appartenance des Kaktanish à la nation wolastoqey par leur rival, Sébastien Tiennis, nourrit le récit. Martin Kaktanish, déçu de n'avoir pas appris quelques éléments culturels wolastoqey, entame un périple sur le territoire à la mort de son père, Rolland. Son frère François, adversaire politique de Sébastien Tiennis, tente quant à lui de défendre son appartenance à la nation par le développement économique régional. Dans cette trame principale se glissent des flash-back d'un procès auquel

**Nmihtaqs
Sgotewamqol / La
cendre de ses os**

Texte et mise en scène
de Dave Jenniss

Au théâtre de la Licorne du 25
octobre au 12 novembre 2021

avait témoigné leur père et au cours duquel son appartenance wolastoqey fut attaquée.

Les dimensions personnelles et existentielles sont à l'avant-plan du drame identitaire des Kaktanish. Néanmoins, et sans en faire un discours explicite, le récit de Jenniss porte à la scène les effets délétères du colonialisme. Pour aller à la rencontre de ce texte, je me propose donc de commencer par mettre en évidence cette sous-couche contextuelle. L'Histoire sous l'histoire.

Les politiques coloniales entourant le statut légal des Autochtones, l'accès au territoire et les pensionnats, entre autres, exercent une influence sourde sur ce qui trouble le sentiment identitaire des personnages.

Les paramètres de la Loi sur les Indiens, qui détermine l'identité juridique autochtone, sont encore aujourd'hui enracinés dans des politiques qui visent l'effacement de cette même identité. En refusant le statut d'« Indien » à tous ceux et celles dont le sang serait « trop dilué » ou en incitant les gens à renoncer à leur statut, l'État légalise la disparition de l'indigénité du territoire, et légitime ainsi sa propre occupation de celui-ci.

Par les tensions qu'il présente dans sa pièce, Jenniss évoque les bouleversements que le rétablissement

Nous non plus, on ne sait pas ce qu'Hubert Aquino aurait pensé de notre nouvelle formule.



Depuis 1959, *Liberté* a vu passer la Révolution tranquille, l'Expo universelle, les Jeux olympiques, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, *Speak White*, *Les belles-sœurs*, la loi 101, la Crise d'Oka, sans oublier deux... non, trois référendums (et les gueules de bois subséquentes).

Soixante ans plus tard, le paysage artistique et politique a changé, les combats aussi... Mais l'esprit d'indépendance (et d'irrévérence) qui animait les jeunes fondateurs de *Liberté* est encore bien vivant.

Pensez au futur : abonnez-vous !
L'abonnement annuel est à 55 \$,
taxes et frais de port inclus.
Tous les détails sur revueliberte.ca

LIBERTÉ
art & politique

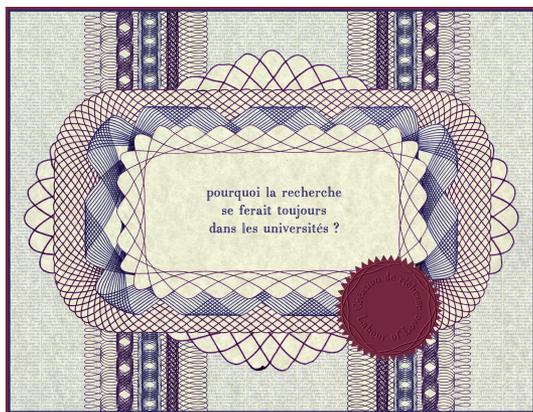
du statut, à la suite de modifications importantes apportées à la Loi sur les Indiens en 1985, a pu causer au sein même des communautés. Rolland Kaktanish a ainsi vu son statut rétabli, ce qui a permis à sa famille et à lui-même d'avoir accès aux territoires de chasse réservés à la nation. Sébastien Tiennis se sent trahi et dépossédé par ces changements. Si, d'un côté, la reconnaissance du statut d'Indien évite l'extinction de l'identité autochtone, de l'autre côté, la reconnaissance plus particulière des membres par les nations peut entraîner certaines tensions internes, puisque les ressources, notamment les territoires réservés par le gouvernement, ne s'élargissent pas d'autant.

Ajoutons qu'en limitant l'accès des Autochtones au territoire, le gouvernement colonial n'a pas seulement gagné du terrain pour s'établir, il a aussi affaibli un puissant déterminant identitaire, le lien au territoire, qui conditionne la façon de vivre. Non seulement le rapport au territoire détermine le mode de subsistance, mais il est le terreau des enseignements, de la vision du monde, de la spiritualité et de la mémoire autochtones. L'histoire de la nation wolastoqey du Québec est une histoire d'éparpillement, comme l'évoque Rolland Kaktanish dans une scène du procès. Le territoire traditionnel wolastoqey s'étend du Saint-Laurent à la baie de Fundy, de la rivière Etchemin à la rivière Mitis. Des frontières nationales et provinciales, entre le Maine, le Québec et le Nouveau-Brunswick, séparent les Wolastoqiyik (avec des langues coloniales différentes, et des intervenants et des enjeux politiques distincts). Du côté québécois, la nation – qui portait l'exonyme « malécite » de Viger jusqu'en 1919 – a été sédentarisée sur une réserve au début du XIX^e siècle, puis a été forcée de se disperser graduellement sur le territoire une soixantaine d'années plus tard, à la suite de la vente du terrain de la réserve et de tentatives de relogement infructueuses. Elle n'est reconnue comme première nation par le gouvernement que depuis 1989. Qu'advient-il de l'identité collective après un siècle sans reconnaissance juridique ni territoire officiel ?

Les pensionnats, nous le savons, visaient l'interruption de la transmission culturelle autochtone, et furent qualifiés de véritable génocide culturel. Les humiliations et les châtements corporels infligés aux enfants, notamment lorsqu'ils parlaient leur langue, ont inculqué honte et peur de leur propre culture à nombre de survivant-es. Plusieurs ont choisi de ne pas transmettre leur langue à leurs enfants, afin de les protéger de pareils traitements. Jenniss le dit par la voie de Rolland Kaktanish, dans *La cendre de ses os* : « Parler la langue, c'était interdit », répond celui-ci sur un ton à la fois irrité et embarrassé lorsque, durant le procès, un avocat lui demande s'il trouve normal qu'une famille « qui se dit d'une nation [...] soit incapable de prononcer un seul mot dans sa langue ».

Centraux à la pièce, les deux fils Kaktanish se retrouvent donc à ce moment de l'Histoire qui a orchestré leur déconnexion culturelle. Leur père est mort, la reconnaissance de leur statut et leur accès

au territoire sont remis en question, la langue et la culture ne leur ont pas été transmises, et pourtant, ils ressentent dans leurs os une identité et une appartenance à quelque chose qui leur est devenu inconnu. La partie n'est pas terminée. Il y a cet enregistrement mystérieux en langue wolastoqey sur un magnétophone retrouvé par Martin en forêt; il y a la grande rivière Wolastoq, qui coule toujours au Nouveau-Brunswick et dont le bassin hydrographique couvre l'ensemble du territoire traditionnel; il y a le sentier habité du souvenir d'une rencontre entre Martin et un vieil ours blessé; il y a ces aîné-es de la communauté, plus loin encore sur le territoire, que Martin a rencontré-es lors de son périple. Il y a *la cendre des os* du père, à rendre à la terre. Le territoire, les aîné-es, les objets et les paroles laissés par ceux et celles qui sont parti-es conservent des savoirs essentiels. Ce quelque chose qui manque aux fils n'est pas si loin,



finalement ; c'est même palpable sur la scène, incarné dans le corps de l'homme-ours, toujours présent, que seul le public semble voir, mais qui observe tout et qui guide indirectement les personnages. L'acteur Roger Wylde, qui joue l'homme-ours, interprète d'ailleurs aussi le père Kaktanish, dernier témoin de la langue et de la culture de sa lignée. Ce « double » n'évoque pas qu'une présence symbolique, énergétique ou onirique du père après sa mort, mais peut-être bien aussi une conception du monde, de la vie et de la mort, de la place de l'humain, de la connaissance et de l'esprit des choses. Dans une scène qui expose la dissonance entre les perceptions autochtones et occidentales de la connaissance et du savoir, Martin Kaktanish (qui voit l'homme-ours en rêve) s'oppose au diagnostic de choc post-traumatique suggéré par son psychologue. Il répond : « Il y a autre chose après la vie, il y a l'animal. Oui... l'animal, les rêves... Ceux qui nous guident. Être guidé par ce que l'on voit quand on dort. » Ainsi l'homme-ours s'ancre dans une vision du monde qui admet une interconnectivité animée entre les éléments, entre le vivant et l'inanimé, l'animal, les rêves, les savoirs et les origines. Il est un guide, un lien, un

véhicule vers la connaissance, la culture, qui est là, qui ne disparaît pas.

Comment l'identité suspendue peut-elle être le point de départ pour ranimer, invoquer la culture ? Le réalisateur huron-wendat Nicolas Renaud, lors d'une discussion publique autour de son film *Oursons* (2019), renversait une des conceptions sociologiques généralement admises. En effet, au lieu de concevoir l'identité comme étant strictement le produit de la culture, il suggérait l'idée selon laquelle elle serait le terreau premier à partir duquel se génère (ou se régénère) la culture. Cela sous-entend que des éléments sont en dormance dans l'identité lorsqu'elle est déconnectée de sa culture. Comme si les ancêtres, ou l'esprit de la culture, sommeillaient à l'intérieur de nous, et qu'on pouvait les réveiller par la (re)connexion à des lieux, à des pratiques, à des communautés signifiantes. Un peu comme une langue endormie : les mots, à nouveau prononcés dans le corps, à nouveau associés entre eux pour créer du sens dans l'esprit, réactivent une vision du monde unique qui s'est construite sur des milliers d'années en relation avec le territoire, qui dialogue avec lui et avec tout ce qu'il porte. Se régénère et se revitalise alors la culture.

Sans connexion culturelle, l'identité peut être ressentie comme à vif, souffrant d'un vide. En prologue à la pièce, une phrase est projetée sur un écran : « Je suis comme l'arbre auquel on arrache l'écorce, nu, fragile, sans défense. » Dans cet état, certain-es fuient dans tous les sens. D'autres, comme Martin Kaktanish, ressentent aisément que des éléments résonnent, vibrent particulièrement. Marcher sur le territoire traditionnel et rencontrer les aîné-es a réactivé un lien culturel et intime, identitaire, qui le rend fier et fort. J'évoque ici à nouveau le propos de Nicolas Renaud, qui insiste sur la possibilité de « reconnaître ce qu'on n'a pourtant pas connu avant ».

La cendre de ses os fait un portrait de personnages qui se retrouvent chacun en lien avec le territoire, la culture et la communauté wolastoqey. À travers les temporalités superposées, on entrevoit comment l'Histoire a produit ces différents degrés de déconnexion avec la culture, et comment celle-ci conditionne aujourd'hui le sentiment d'identité et d'appartenance. En considérant les questions identitaires à partir de la lunette de l'histoire coloniale, elles deviennent inévitablement politiques. La définition d'identité peut être conditionnée, instrumentalisée et paramétrée par une force extérieure, subjuguée, morcelée, mais elle peut aussi devenir un terrain de résistance. Au-delà de l'arrachement au territoire, du génocide culturel, des statuts juridiques imposés et j'en passe, et même sans connaître les mots pour le dire, les personnages semblent savoir au fond d'eux-mêmes qui ils sont. En invoquant dans son théâtre des philosophies traditionnelles autochtones pour aborder les questionnements identitaires de ses personnages, Jenniss pousse sa recherche au-delà des conceptions coloniales des notions de culture et d'identité, et travaille ainsi à leur décolonisation. L